

*Les Quatrains*

OMAR KHAYYAM

*Les Quatrains*

Traduit de l'anglais par  
CHARLES GROLEAU

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2010

TITRE ORIGINAL

*Rubá'iyát of Omar Kháyyám:*  
*the astronomer-poet of Persia*

*À Albert Sérieys*  
Son ami C.G.

La traduction française des *Quatrains* par Charles Grolleau a été publiée pour la première fois à Paris, en 1902 aux éditions Charles Carrington.

© Illustration : D.R.

© Éditions Allia, Paris, 2008, 2010 pour la présente édition.

I

Si je n'ai jamais mis en colliers les perles  
de la Prière,  
Je ne T'ai jamais caché cette poussière de  
péchés qui souille mon visage ;  
C'est pourquoi je ne désespère pas de Ta  
Miséricorde,  
Car je n'ai jamais dit que le Un était Deux.

II

Ne vaut-il pas mieux Te dire mes secrètes  
pensées dans une taverne  
Que me prosterner sans Toi devant le  
Mihrab ?  
Ô Toi le Premier et le Dernier de tous les  
êtres,  
Donne-moi l'Enfer ou le Ciel, mais fais de  
moi ce que Tu veux.

Ô toi qui te crois sage, ne blâme pas ceux  
 qui s'enivrent ;  
 Laisse de côté l'orgueil et l'imposture.  
 Pour goûter le calme triomphant et la paix,  
 Incline-toi vers ceux qu'on humilie, vers  
 les plus vils.

Si assuré et ferme que tu sois, ne cause de  
 peine à personne ;  
 Que personne n'ait à subir le poids de ta  
 colère.  
 Si le désir est en toi de la paix éternelle,  
 Souffre seul, sans que l'on puisse, ô victime,  
 te traiter de bourreau.

Puisque nul ici ne peut te garantir un  
 lendemain,  
 Rends heureux maintenant ton cœur  
 malade d'amour.  
 Au clair de lune, bois du vin, car cet astre  
 Nous cherchera demain et ne nous verra  
 plus.

Le Koran, que les hommes nomment le  
 Mot suprême,  
 On le lit de temps à autre, mais qui le lit  
 sans cesse ?  
 Ah ! sur les lignes de la Coupe, un texte  
 adorable est gravé  
 Que la bouche, à défaut des yeux, elle-  
 même, sait lire.

## VII

Nous et le vin et le banc de la taverne et  
 nos corps d'ivrognes, nous sommes  
 Insoucieux de l'espoir de la miséricorde  
 et de la terreur du châtement;  
 Nos âmes et nos cœurs, nos coupes et  
 nos vêtements tachés de lie  
 Sont indépendants de la terre et du feu et  
 de l'eau.

## VIII

Ici-bas, il vaut mieux que tu te fasses peu  
 d'amis;  
 Ne sors de toi-même que pour de brèves  
 entrevues,  
 Celui-là dont le bras te semble un appui,  
 Examine-le bien, et prends garde.

## IX

Ce vase, ainsi que moi, fut autrefois un  
 douloureux amant;  
 Avidement il s'est penché vers quelque  
 cher visage.  
 Cette anse que tu vois à son col,  
 C'est un bras qui jadis enlaçait un cou  
 bien-aimé.

## X

Ah! malheur à ce cœur d'où la passion est  
 absente,  
 Qui n'est pas sous le charme de l'amour,  
 joie du cœur!  
 Le jour que tu passes sans amour  
 Ne mérite pas que le soleil l'éclaire et que  
 la lune le console.

XI

Aujourd'hui reflurit la saison de ma  
jeunesse ;  
J'ai le désir de ce vin d'où me vient toute  
joie.  
Ne me blâme pas : même âpre il m'en-  
chante ;  
Il est âpre parce qu'il a le goût de ma vie.

XII

Tu n'as pas aujourd'hui de pouvoir sur  
demain ;  
L'anxiété du lendemain est inutile.  
Si ton cœur n'est pas insensé, ne te soucie  
même pas du présent ;  
Sais-tu ce que vaudront les jours qu'il te  
reste à vivre ?

XIII

Voici maintenant pour le monde un peu  
de bonheur possible,  
Chaque cœur vivant a des aspirations vers  
la solitude.  
Sur chaque branche, on croit apercevoir la  
blanche main de Moïse ;  
Chaque brise semble vivifiée par le souffle  
de Jésus.

XIV

Celui qui n'a pas vu croître et mûrir pour  
lui le fruit de Vérité  
Ne marche pas d'un pied ferme sur la Route.  
Quiconque inclina vers soi l'arbre de la  
science  
Sait qu'aujourd'hui est comme hier et  
demain comme le Premier Jour.